



MICHEL HOUAQUER

TERRE NOIRE

LES EXILÉS DU TSAR

Flammarion

1

**CONSEIL
DE
FAMILLE**

Journal de Natalia Danilova
Saint-Pétersbourg, 15 janvier 1887

La neige a maintenant cessé. Ces derniers jours, elle est tombée sans discontinuer et les rues ne sont plus que bourbiers où s'enlisent gens et chevaux. Au travers des vitrages, les imprécations des cochers pris dans le trafic montent jusqu'à ma chambre. Cette agitation a au moins le mérite de me divertir. Je supporte mal ce retour à la ville et je rêve encore des paysages de notre demeure à Kamarov, sertie dans son écrin de bouleaux emmêlés. C'est fini. Nous n'y retournerons plus. Mère l'a vendue.

Le soleil blanc et glacé de Pétersbourg perce timidement la brume qui jusqu'alors a noyé les environs de la place Saint-Isaac sur laquelle donne la façade principale de notre palais. En raison du froid, on se garde bien de ventiler les pièces. À mon sens, c'est une erreur car respirer cet air confiné n'est pas bon pour la santé. Comme la brise glacée d'Ukraine me manque, qui frise

ses étendues pleines de ce charme qu'ont les paysages nus et préservés. Un de nos valets a cependant pour unique tâche de vérifier chaque ouverture et de colmater toute fuite de chaleur. Rien ne me pèse plus que cette atmosphère étouffante de serre tropicale. J'aime le froid. J'aime la neige. Que l'on ouvre donc les fenêtres ! Cette odeur de cire et de mauvaise haleine me rend malade. C'est dit.

Plutôt écrit, puisqu'en ce clair matin je commence mon journal intime. J'ai décidé de tout consigner, je dois donc essayer de me décrire. Un jour, peut-être, mes enfants le liront ! Mes enfants ! Cela me fait sourire. J'ai seize ans, bientôt dix-sept, et si je me contempiais dans le miroir ovale qui trône au fond de ma chambre, je détaillerais une silhouette fine et menue, un visage ovale avec des yeux couleur de myosotis que l'on dit rieurs. Mes cheveux sont « clair-automne », ainsi que les dépeint mon cher Stepan, mon demi-frère. Mais c'est un musicien doublé d'un poète et il donne toujours aux choses une apparence plus belle que nature. J'aime l'élégance en détestant la coquetterie, j'aime l'impertinence sans tolérer l'arrogance. J'aime le rire, et la bonne humeur, sans limites... Stepan dit aussi que je suis libérale dans mes opinions et romantique dans mes songes. En somme une vraie jeune fille russe !

Voilà ce journal intime commencé, et j'ose à peine me relire. Stepan s'applique à rédiger le sien depuis près d'un an avec une persévérance digne d'éloge. Il s'y exprime jour après jour, mais sa vie d'artiste l'y porte plus que d'autres. Moi, qu'aurais-je eu de passionnant à raconter ? Jusqu'ici, j'ai vécu une existence insouciante, partagée entre le faste de notre palais en

Ukraine et celui de cette capitale moderne et embouteillée. Pauvre petite fille riche ! Je pressens pourtant que ce retour contraint à Saint-Pétersbourg après des mois d'absence est l'amorce d'une nouvelle existence. Car c'en est fini des clairs paysages de mon enfance. C'en est fini du grand air de la steppe vide, du balancement des bouleaux, de la fuite furtive des cerfs...

Non, je n'arrive pas à me faire à l'abandon de Kamarov et ce ne sont pas les fêtes prétentieuses auxquelles j'ai été conviée dès mon retour qui me consolent de cette perte inestimable. Mère veille toujours à ce que je reçoive la meilleure éducation et elle fait défiler grand nombre de précepteurs, et non des moindres. Car je suis une Danilov, et les Danilov ne partagent pas les bancs d'école avec le commun. C'est ainsi, et c'est bien dommage. Je suis donc condamnée à étudier entre nos murs le russe, les mathématiques et la philosophie. J'en bâille encore d'ennui. En revanche, je m'applique à maîtriser les langues étrangères, et bien sûr ce français que je chéris particulièrement, car c'est chez nous la langue des nobles et des grandes fortunes, celle de l'esprit et des bonnes manières.

La noblesse des Danilov remonte à la nuit des temps. Elle prend ses racines dans la terre noire d'Ukraine, cette terre si riche, si féconde, qu'une graine tombée de la poche y pousse sans entraves. Notre famille ne doit pas son blason aux complots et aux intrigues de cour, mais au sang versé sur les champs de bataille au cours des siècles passés. Les Danilov ont de tout temps combattu pour le tsar et la légitimité. Kamarov était notre sanctuaire. Nous y possédions des terres vastes comme un petit royaume où vivaient un millier d'âmes sur lesquelles Mère régnait en monarque depuis les hauteurs de son palais imité de ceux de

Venise. De sa terrasse de marbre, elle pouvait contempler un domaine dont l'étendue se confondait avec le couchant. Les moujiks s'inclinaient devant elle, lui baisaient les mains, lui présentaient les nouveau-nés. On lui demandait quelques roubles pour réparer un toit ou guérir un malade. Aucune décision n'aurait été prise à des verstes à la ronde sans qu'elle ait été auparavant consultée.

C'était hier. C'était autrefois. J'ai le sentiment que le crépuscule s'annonce pour notre famille.

J'entends le pas de notre majordome dans le couloir. Quelques coups à la porte. Je savais qu'une réunion devait se tenir au rez-de-chaussée, à laquelle je suis conviée, j'ignore pourquoi. Ce serait bien la première fois que j'ai le droit d'assister à l'un de nos conseils de famille ! Je suis à la fois excitée et inquiète.

Plus tard...

Ce que je pressentais s'est malheureusement confirmé. Je vais tâcher de décrire les événements de mon mieux.

Nous sommes là, réunis autour de cette longue table du salon doré, dans la lumière du froid soleil d'hiver, tous les quatre : Olga, ma sœur aînée, avec son air triste et sévère, l'intendant Kusak, son mari, mon frère, Vladimir, et moi-même. Nous attendons que Mère veuille bien paraître. Les conseils de famille se tiennent souvent en début d'année. C'est l'occasion des bilans comptables et des perspectives de l'année à venir. Autant dire, l'ennui assuré. Pourtant, ma fierté d'y avoir été conviée fait que je prends une pose attentive. Je me promets d'être attentive à tout.

Vladimir, que nous appelons tous Volodia, se tient à ma gauche, sombre et renfrogné. Je n'aime pas quand il prend cet air-là. Avec son front lourd, ses yeux de charbon et sa barbe en désordre, il a l'air d'une brute. Il est capable de se montrer irascible et violent, mais au fond il a le caractère d'un enfant en dépit de ses vingt ans. Mère a longtemps craint pour sa santé mentale et l'a emmené suivre plusieurs cures à l'étranger. Il se balance d'avant en arrière sur sa chaise, les bras croisés derrière la nuque. Il a souvent de ces attitudes déplacées. Nul ne lui en fait la remarque car il se fâcherait tout rouge et ne parlerait plus à personne pendant trois jours au moins !

Olga est son contraire. Elle reste de glace en toutes circonstances. Elle ressemble plus que jamais à Mère. Ainsi quand elles se tiennent côte à côte, on a l'impression de contempler l'image de ce qui a été chez l'une et de ce qui sera inexorablement chez l'autre. Olga n'a pourtant que vingt-quatre ans. C'est notre aînée. Elle pourrait être belle si elle voulait. Elle noue maintenant ses cheveux en un chignon serré et se plaît à porter des vêtements sombres. Elle a renoncé à tout maquillage, toute coquetterie.

Kusak, son mari, qui est aussi notre intendant depuis de longues années, fait des efforts pour paraître calme. Il jette un dernier coup d'œil à ses dossiers, y porte encore quelques annotations au crayon. Il est grand, maigre. Ses joues grêlées ressemblent à du papier mâché. Sous les sourcils broussailleux, le regard est pénétrant, d'une fixité parfois étrange. Je le déteste. Je ne l'ai jamais considéré comme mon beau-frère et refuse de l'appeler Piotr, ainsi qu'il me l'a souvent demandé. Ce cher « Piotr » complotte derrière le dos de Mère pour son profit et je suis certaine qu'il trafique

les comptes pour son avantage. Je n'en ai pas la preuve, seulement j'ai surpris parfois des conversations suspectes entre ma sœur et lui. Olga lui obéit en tout, aveuglément. Elle est sa chose. Si je me marie un jour, je ne laisserai jamais un homme façonner mon esprit et ma volonté de la sorte !

Autrefois, Mère a engagé Kusak en qualité de violoniste ! Comme tel il a d'abord partagé le sort des musiciens à demeure, c'est-à-dire celui des domestiques. Donner l'aubade à toute heure du jour et de la nuit, suivre la maîtresse dans ses incessants déplacements, servir tour à tour d'émissaire, de porteur, de secrétaire, et cela sans broncher, tel a longtemps été son lot et je comprends qu'il en ait conçu de la rancœur, peut-être même de la haine envers nous. Quel charme Olga a pu lui trouver reste un mystère aux yeux de toute la famille ! Mais en l'épousant, elle a arraché le musicien à son univers des dépendances pour le faire siéger à la table des maîtres. De là, tout a changé.

Il a eu l'ambition de devenir compositeur mais a lamentablement échoué. Ses œuvres ont été refusées partout. À trop vouloir plaire au monde, on finit par le dégoûter. La vérité est que son talent ne dépasse pas celui d'un musicien de rue. Rien de comparable avec celui de Stepan. Non, sa musique à lui s'écoule comme une larme s'échappe de l'âme... Ce cher Stepan. Pourquoi n'a-t-il pas été convié ? Il aurait autant le droit que nous de s'exprimer. Il est de notre famille, même s'il n'est pas du même sang. Maintenant, Kusak est devenu le régisseur des immenses domaines de Mère. Peut-être était-ce ce qu'il désirait. Nul ne peut le dire. Bien malin qui peut lire dans ses pensées.

Soudain, Volodia se dégage de sa chaise et il bondit sur ses pieds pour marcher de long en large en jetant

des regards furieux à l'horloge. Quand il s'énerve, un tic déplaisant lui tiraille le coin de la bouche. C'est mauvais signe.

– Que diable peut-elle bien fabriquer ? peste-t-il. Macha ne l'a donc pas levée ? Il est bientôt trois heures !

– Volodia, calme-toi, tenté-je de l'apaiser. Tu sais comme Mère s'est affaiblie depuis notre retour.

Au même instant, la porte s'ouvre et Mère paraît dans une robe de chambre noire. Elle s'appuie sur sa canne, blême et voûtée comme le spectre d'un conte de Pouchkine et son apparence m'effraie. Elle a tant changé ces derniers temps. Depuis notre retour à Saint-Pétersbourg, elle conserve la chambre et ne veut aucune visite, hormis celle de Macha, la nourrice, et parfois la mienne. Si je devais la décrire sans amour ni complaisance, je la comparerais à une statue terrible et froide, à l'expression hautaine, et sans doute est-ce l'impression qu'elle désire empreindre chez l'étranger. Mais je sais, moi, combien son visage peut s'éclairer d'un tendre sourire, combien son cœur est généreux. Sa nature l'a toujours poussée à dispenser le bien partout où elle le pouvait. Elle n'aime guère enlacer ni donner de baisers. Père s'en plaignait, à ce qu'on raconte. Il a été emporté par une mauvaise fièvre quand nous étions enfants, si bien que Mère a dû reprendre en main ses affaires qui allaient à vau-l'eau. Elle a sacrifié sa vie à cette tâche et nous a un peu sacrifiés aussi.

Sans un regard pour nous autres, Mère s'avance d'une démarche incertaine jusqu'au fauteuil qu'un valet en perruque tire avec tact. Olga fait mine de l'aider à s'asseoir mais, d'un seul regard, Mère la renvoie à sa place, penaude. Elle ne veut pas être traitée en

impotente. Il lui en a sûrement coûté de traverser tout le palais pour venir, mais elle ne veut rien en laisser paraître. Elle prend place avec d'infinies précautions et, ramenant sa canne contre sa poitrine, reste ainsi, les épaules tombantes, la tête penchée de côté, le regard fixe.

– Il fait froid ici ! maugrée-t-elle.

Sa voix, plus grave encore qu'à l'habitude, semble sortir d'un tombeau. Personne ne répond. La cheminée tire au maximum. On étouffe et je prie pour que personne n'ait l'idée de faire apporter un brasero supplémentaire.

– Si nous commençons ? suggère Kusak après s'être gratté la gorge. D'abord, je crois qu'il serait bon de résumer le résultat des comptes pour l'année écoulée.

Mère tousse. Il poursuit, de sa voix impassible de comptable.

– À plus d'un titre, elle a été médiocre et il me coûte d'annoncer que certains secteurs souffrent d'un grave déficit. Nous ne pouvons plus maintenir notre train de vie. La vente de Kamarov ne suffira pas à rétablir l'équilibre. Nous devons encore réaliser des économies.

Il égrène l'interminable litanie des résultats d'exploitation : scieries, manufactures, banques que notre famille possède aux quatre coins de la Russie. Sans prendre la peine d'ouvrir les dossiers posés devant lui, il résume avec précision l'état des finances de chaque entreprise. Aucun doute, c'est un fin gestionnaire. Chaque poste lui est connu en détail et par cœur. Pas un rouble de dépense dont il ignore la destination.

Silencieusement, Olga acquiesce. Elle boit littéralement ses paroles. Il semble la fasciner comme un serpent hypnotise un lapin. Quant à moi, cet exposé

m'assomme, mais je fais mine d'y trouver quelque intérêt. Du coin de l'œil, j'observe Mère. Elle chantonne à voix basse, perdue dans ses pensées. La vérité est qu'elle ne contrôle plus rien et se contente de signer les documents qu'on lui soumet. En retour, Kusak lui fait allouer une rente fixe. Des pertes, assure l'intendant, encore des pertes... Comme j'attends le jour où, à mon tour, j'aurai autorité pour vérifier ses dires... Ce qui ne paraît pas traverser l'esprit de Volodia. Pourtant, c'est lui l'homme de la famille, mais le devenir de notre patrimoine ne l'intéresse en rien.

– Baronne ? s'impatiente Kusak, qui voit bien que Mère n'écoute pas un mot. Baronne, consentez-vous ? Ces économies sont indispensables, je vous assure.

Kusak vient d'interpeller Mère, et avec quelle insolence ! Celle-ci cesse de chantonner et tourne les yeux dans sa direction.

– Je consens, Piotr. Ne pourrait-on remettre du bois dans la cheminée, il fait si froid...

– Baronne, nous discutons de choses importantes...

Je dévisage l'intendant. Quel ton se permet-il à présent ! Il semble la traiter comme un enfant. Autrefois, Mère lui aurait fait donner du fouet pour moins que cela. Aujourd'hui, elle garde le silence, sénile et frileuse.

– Vraiment, poursuit-il, les actions des chemins de fer, mais plus encore des manufactures, menacent de s'effondrer. Notre pays est en crise, vous le savez. L'agitation sociale s'étend. Nul ne sait si le tsar ne finira pas par céder à l'intimidation de tous ces terroristes, ces poseurs de bombes qui sévissent partout dans le pays. S'il venait à faire des concessions à ces agitateurs, ce serait la ruine, rien de moins ! Nous avons déjà dû rendre la liberté à tant de serfs ! Il faut prendre des

mesures énergiques et immédiates, à commencer par la restriction des dépenses superflues qui...

Mère semble soudain recouvrer sa lucidité. Ses mains se crispent sur le pommeau de sa canne. Son regard lance un éclair.

– Lesquelles ?

– Eh bien, hésite Kusak, surpris par son revirement, je suggère en premier lieu que nous supprimions certaines donations accordées aux musées, aux orchestres et à certains artistes qui grèvent de façon absurde notre budget. Vous donnez beaucoup, baronne, et à trop de gens. Par exemple, la rente de Stepan Tchakarov...

Mon cœur se serre. L'intendant Kusak sait qu'il aborde un sujet sensible et s'empresse d'ajouter avec une note de jalousie dans la voix :

– Votre générosité est bien connue. Nous savons tous que vous considérez Stepan comme un membre à part entière de la famille, presque comme votre fils... Mais aujourd'hui qu'il est un compositeur reconnu, votre générosité n'a plus de raison d'être. À seulement dix-neuf ans, la gloire lui semble acquise. Ne donne-t-on pas son premier ballet demain soir, en présence du tsar, au théâtre Marinski ? De plus, il reçoit des invitations de l'étranger, maintenant, pour y donner des récitals de piano. Il a reçu les encouragements du grand Tchaïkovski en personne, ce qui lui ouvre des portes innombrables ! À quoi bon lui allouer encore ces subsides qui seraient mieux utilisés ailleurs ?

– À emplir vos poches, par exemple ? rétorque Mère, cinglante.

Pour un instant, sa superbe d'antan est reparue, et ses paroles sont comme des lames qui transpercent. Olga, qui jusqu'alors n'a dit mot, vole au secours de son mari.

– Voyons, petite maman, il s’agit de voir les choses en face. Piotr ne fait que présenter les faits. Il s’agirait seulement de restreindre la pension de Stepan, en considérant qu’il gagne assez d’argent par lui-même. Nous savons tous quelle affection vous lui portez. Il a toujours été pour nous tous comme un frère. Vous l’avez recueilli, adopté. Vous lui avez offert un foyer et les moyens de poursuivre sa vocation. Quel orphelin a connu un sort plus enviable que le sien ?

– Vous lui avez légué une partie de nos terres à la campagne, renchérit Kusak. Il est propriétaire du domaine de Terre-Noire, quelques centaines d’hectares et autant d’âmes ! À ce sujet, il serait peut-être bon de revoir les termes de cette cession car la vente de ce lopin rapporterait de quoi couvrir certaines de nos dépenses à venir. Renseignements pris, Stepan vit à Saint-Pétersbourg la plupart du temps où il partage un appartement avec un ancien camarade de conservatoire rue Morskaïa... Un certain Velich, d’ailleurs de mœurs peu recommandables à ce qu’on dit. Mais ceci n’est pas notre propos.

À l’allusion finement glissée succède un lourd silence. Personnellement, je bous d’envie de répondre. Je surveille l’attitude de mon frère Vladimir. Il acquiesce ! La manœuvre est claire. Ils se sont ligués pour déposséder Stepan. Cela couvait depuis longtemps. Stepan ! Comment osent-ils ? Il a plus d’honneur qu’eux tous réunis. Mère n’a pas quitté l’intendant des yeux. Elle n’est pas dupe.

– Ai-je rêvé, intendant, insinue-t-elle, ou avez-vous suggéré de déposséder mon fils adoptif de la seule propriété qu’il possède ? Oseriez-vous me proposer de revenir sur une parole donnée ? Sur un acte signé ?

– Moyennant une allocation, ou tout autre arrangement qui conviendrait, cela va sans dire...

– Et cela ne se dira pas, coupe Mère. Nous avons déjà vendu Kamarov à votre instigation, intendant, et croyez qu'il m'en a coûté. Pour ce qui est du domaine de Terre-Noire, il appartient à Stepan. Il en est seul maître. D'ailleurs, pourquoi n'est-il pas ici aujourd'hui ?

Voyant l'intendant embarrassé, Volodia, qui ronge son frein depuis un moment, se lève si brusquement qu'il en bouscule sa chaise :

– Je vous en conjure, Mère ! Il n'est pas ici car il n'a aucun droit de regard sur nos affaires. C'en est assez, assez de nous compromettre avec ce jeune prétentieux qui ne fait pas mystère de ses opinions antitsaristes ! Mère ! Ne voyez-vous rien, n'entendez-vous rien ? Je ne fais pas comme vous la sourde oreille aux rumeurs qui circulent partout au sujet de Stepan Tchakarov. Cet agitateur, ce... ce libéral ! Il passe ses soirées chez Sacha Pripine, un dépravé qui tient salon et répand des discours immondes visant le tsar. La racaille idéaliste de Saint-Pétersbourg s'y réunit ! Ils veulent une république, où chacun pourrait voter à sa guise ! Je ne serais pas surpris qu'on l'arrête ce Pripine un beau matin, une bombe à la main ! Et on trouverait Stepan Tchakarov dans son ombre, prêt à allumer la mèche. S'il ne tenait qu'à moi, je le ferais traduire devant une cour de justice, je le ferais déporter en Sibérie, là où l'on envoie ses semblables, et après je...

Mère frappe soudain le sol de sa canne.

– Assez ! Assez, Volodia !

Moi-même, je suis consternée. Je n'avais pas mesuré jusqu'à ce jour à quel point la jalousie de mon frère s'était transformée en véritable haine ces dernières années. Enfants, ils ne s'entendaient déjà guère. De là

à imaginer une telle haine ! Volodia a toujours ressenti l'arrivée de Stepan dans notre famille comme une sorte de punition. Ne disait-il pas à Mère : « Pourquoi fais-tu venir cet étranger chez nous ? N'ai-je pas été assez gentil ? N'ai-je pas été assez sage ? Je ne te suffis donc pas ? »

Ce souvenir me revient tandis qu'il se rassoit à contrecœur, les yeux rouges, les poings serrés.

– Oui, en voilà assez, poursuit Mère avec colère. Je n'en tolérerai pas davantage en ma présence. Ces insinuations révoltantes s'adressent à un membre de notre famille... Car je considère Stepan comme l'un de mes enfants. Il reste dans mon cœur, comme chacun de vous. Et quand bien même les langues de vipère auraient raison, quand bien même il trouverait du charme à ces utopies libérales, qui serions-nous pour le juger ? Nous sommes des Danilov. Nous ne sommes pas d'un monde où l'on montre du doigt, où l'on dénonce, où l'on calomnie...

Elle scrute Kusak qui, tête baissée, semble redevenu le simple violoniste aux ordres et ajoute :

– J'ai offert le domaine de Terre-Noire à Stepan afin qu'il trouve un abri digne de lui, un refuge en toutes circonstances, puisque mes propres enfants, à l'exception de Natalia, le jugeaient indigne de dormir sous notre toit et de manger à notre table. Dois-je vous rafraîchir la mémoire sur votre mépris à son égard ? Et à présent, vous voudriez lui retirer son bien aussi ? Jamais de mon vivant, entendez-vous ? Jamais.

Elle donne un dernier coup de sa canne. Le verdict est tombé. Kusak est livide. Volodia se mord les lèvres. Olga serre son mouchoir dans sa main. Mère se tourne alors vers moi.

– Natalia, mon ange, j'aimerais que tu me représentes dans notre loge demain soir au théâtre Marinski. Je suis trop lasse pour assister à la première du ballet. Je n'irai pas.

– Mère, Stepan sera si déçu. Il espérait tant votre venue !

– Oui, j'ai cru un temps, mais j'ai présumé de mes forces. Rappelle Macha, veux-tu ? Qu'elle me reconduise dans mes appartements, je suis fatiguée.

2

LE
CHAT
BOTTÉ

*Lettre de Stepan Tchakarov à la baronne Danilovna¹
Saint-Pétersbourg, le 17 janvier 1887*

Chère Matiouchka, petite maman,

Je n'arrive pas à dormir et vous écris à la lueur d'une simple chandelle. Il est cinq heures et je suis en chemise, col ouvert, j'étouffe littéralement ! Comment en serait-il autrement ? La soirée d'hier n'est pas prête de s'effacer de ma mémoire. Par quelque superstition idiote, j'ai décidé de n'inscrire sur mon journal que la date de ce jour mémorable et laisser la page vierge. Il me faut en convenir, je dois pourtant trouver un exutoire, et quelle meilleure confidente que vous, Matiouchka ? N'avez-vous pas prêté l'oreille à mes premiers balbutiements de musicien, et avec quelle indulgence ?

Je dois vous énumérer froidement, objectivement les faits. Voici. J'arrive au théâtre Marinski vers sept

1. Les noms russes se modifient selon le masculin ou le féminin et se déclinent ainsi. M. Danilov, Mme Danilovna, sa femme, Melle Danilova, leur fille.

heures, en compagnie de mon colocataire et ami, Iossip Velich. Vous vous rappelez sans doute de lui. Nous étions camarades au conservatoire, mais il s'est détourné de la carrière musicale pour devenir ingénieur. Il a séjourné parfois à Terre-Noire. C'est un brave garçon, vif et enjoué, pour lequel j'ai une grande affection. Il est originaire de Moscou, d'une famille de fonctionnaires.

Figurez-vous ce parvis du théâtre Marinski que vous connaissez si bien, en cette soirée neigeuse, où une foule de badauds brave le froid pour guetter l'arrivée du tsar, même les indigents qui n'auront pas les moyens d'assister au spectacle. Ceux-là, les malheureux, ont le ventre vide et, s'ils louchent sur le défilé des attelages, c'est moins pour admirer leur noblesse que pour supputer leur poids en viande... Ils sifflent au passage d'un ministre ou même d'un grand-duc, car vous savez à quel point ils les rendent responsables de leur misère actuelle. Et cependant leur ferveur pour le tsar reste intacte, épargnée de leur rancœur... C'est à n'y rien comprendre parfois, car quel est le principal responsable de la mauvaise gestion du pays, si ce n'est cet homme dénué de bon sens ?

Comme Iossip et moi montons les marches, vêtus de nos belles capes de soirée et coiffés de nos hauts-de-forme lustrés, figurez-vous qu'un petit mendiant au visage noirci de crasse réussit à se faufiler entre deux agents et s'accroche à moi. Il ne désire qu'une pièce, que je lui cède bien volontiers. À peine s'en est-il saisi, un policier l'attrape par le paletot et avec quelle brutalité ! Il l'aurait frappé avec son knout si je ne m'étais interposé ! Un enfant qui tient à peine debout ? Vous connaissez mes emportements, que vos sages conseils n'ont jamais réussi à apaiser. Ce n'est pas de ma faute.

Le sang qui coule en moi brûle comme de la lave. Autour, la foule gronde. Les agents font corps. La brute hésite encore, et puis un officier arrive et lui donne l'ordre de s'éloigner, grâce à quoi nous avons de peu évité l'échauffourée.

Prudemment, Iossip m'entraîne à l'écart. Sans doute craint-il que je ne provoque encore quelqu'un en duel ! Et il a raison, car je suis écoeuré, révolté par ces comportements immondes. Un jour, vous verrez, Matiouchka, les knouts seront dans l'autre camp et l'on verra ces beaux uniformes prendre leurs jambes à leur cou !

Sur le perron, je dois serrer les mains de quelques barbons dont je ne comprends pas la position et dont le nom, qui m'est glissé à l'oreille, effleure à peine mon esprit. Je suis absorbé par cette belle affiche, juste au-dessus de moi, qui annonce :

LE CHAT BOTTÉ,
Ballet pantomime en deux actes
par Stepan Petrovitch Tchakarov

Ah, Matiouchka ! Ai-je rêvé ce moment alors que je n'étais qu'un enfant perdu ! Chaque soir, avant de m'endormir dans la froideur du dortoir de l'orphelinat, il me tenait chaud quand je tremblais de bas en haut du corps. Et maintenant, voilà... À dix-neuf ans à peine, je pénètre en maître dans le théâtre Marinski où les plus grands ont été joués, chantés ou dansés.

Quel éblouissement que ce lieu ! Cette lumière diamantine qui cascade des lustres, fond dans les velours rouges et polit les colonnes de marbre, cette rumeur sourde du public qui s'élève, ponctuée du tintement des sabres d'apparat. Dans les couloirs se mêlent fracs

élégants, uniformes chamarrés de décorations et toilettes diaphanes. L'odeur âcre des cigares courtise les parfums capiteux. Les hommes discourent inlassablement des mêmes sujets frivoles : dettes de jeu et maîtresses en faveur ou délaissées ; les dames échangent les potins et tressent des lauriers aux acteurs à la mode. On évite prudemment les sujets politiques. Nul n'ignore qu'en toute occasion les espions de la police secrète du tsar rôdent, l'oreille dressée. On rit donc, on se congratule avec cette fausse camaraderie qui cependant rapproche les gens du monde. Pas étonnant que les observateurs étrangers jugent notre élite futile et superficielle. Je n'ai que répugnance pour ces démonstrations factices. Comme tout cela est vain, creux, et quel sentiment de solitude s'empare alors de vous, au milieu d'une telle foule.

Et cependant il faut sourire car les visages se tournent vers moi et s'éclairent à mon passage. Voilà qu'on me désigne du menton derrière les éventails, qu'on se lisse la moustache... Je suis devenu la coqueluche du moment, le centre du monde, et, cependant, je suis si mal à l'aise que je voudrais me trouver à des milliers de verstes ! Iossip, lui, est à son affaire. Un mot par-ci, un signe par-là. Tantôt il salue, s'incline ou baise quelque main blanche. Il raffole de ces mondanités autant qu'elles m'exaspèrent. Il est fait pour glaner cette poussière de gloire qui, moi, m'indiffère. En plus, il ne cesse de me faire des remontrances :

– Stepan, détends-toi, voyons ! Souris ! Tu es raide comme un piquet. Que vont-ils penser de toi ? Tu es le héros de la fête, penses-y...

Il sait pourtant combien je suis tendu, inquiet, impatient que tout ceci s'achève. Alors que nous arrivons devant notre loge, l'intendant général du théâtre vient

à notre rencontre. Il semble d'un calme extraordinaire en dépit de l'effervescence des coulisses, où j'imagine que les danseurs s'échauffent. Cela me paraît de bon augure, mais je me trompe.

– Nous avons perdu un morceau du décor, me déclare-t-il tout de go. Le chef d'orchestre affirme ne rien comprendre à votre musique et... on ignore si, en définitive, Sa Majesté viendra... La danseuse étoile se plaint du dos, bref, tout va mal ! Mais s'il en était autrement, si la pagaille ne régnait pas cinq minutes avant le lever de rideau, ce ne serait plus du théâtre !

J'ignore s'il plaisante. Il m'a glacé de la tête aux pieds.

– Vous dites cela pour me voir fuir en courant ? lui lancé-je.

– Non, non, jeune maestro ! D'ailleurs je vous connais bien. Vous resteriez ici, même si la salle était vide. Et elle est pleine ! S'il y a scandale, ce sera encore mieux pour nos affaires !

– Vous avez l'art de rassurer !

– Sa Majesté tarde, mais elle viendra, m'assure-t-il. Elle a exprimé beaucoup de curiosité à votre égard. Il n'est guère courant que l'ouvrage d'un compositeur si jeune soit monté, mais personne n'est dupe. Votre maître Tchaïkovski a travaillé en coulisse, comme il le fait à chaque fois ! Sans doute Sa Majesté voudra-t-elle vous féliciter personnellement.

– Ne dites pas ça, je me sens assez mal !

– Viens te montrer, Stepan ! m'interpelle Iossip. Le rideau va se lever...

Il a déjà pris place dans notre loge et braque ses jumelles dans toutes les directions en bâillant avec l'affectation d'un dandy. J'ai envie de lui tordre le cou. Assis très droit sur mon siège, je déploie des efforts

surhumains pour me donner une contenance. Je finis par prendre mes jumelles et fais mine d'observer les loges voisines pour découvrir... une armée de lunettes braquées sur ma personne ! J'en ai du mal à avaler ma salive !

Le théâtre bourdonne comme un essaim d'abeilles. Les dames assises agitent des éventails, les messieurs debout derrière elles, selon l'usage, fument la cigarette et bavardent. Dans la fosse, l'orchestre s'accorde dans une belle cacophonie.

Le Chat botté. MON *Chat botté*. Toutes ces nuits sans sommeil à raturer, pianoter, recommencer tel motif, et pianoter encore ! Sans parler des exigences du chorégraphe, un Français à demi-fou, qui m'a assommé de remarques sur les entrechats et les jetés ! Que d'angoisse, que de fièvre ! Ce conte de Charles Perrault a toujours enflammé mon imagination. Comme il me tarde de le voir sur scène prendre vie. C'est autre chose que mon concerto pour piano, ma première œuvre, il est vrai. Il m'a valu mon premier succès, c'est entendu, mais enfin, rien de comparable. De nos jours, pour un compositeur, le théâtre seul peut apporter la consécration.

Ou l'anéantissement. Car c'est l'épreuve suprême qui se joue maintenant. Je peux aussi ne jamais m'en relever. Iossip me tire par la manche.

— Ne t'en fais pas, m'assure-t-il. Tu peux te fier à mon expérience. J'ai déjà vu des centaines de premières, et celle-ci sonne bien !

Rien n'arrive à me détendre. Je guette désespérément votre loge éteinte, Matiouchka. Certes, Natalia m'a écrit que vous ne viendriez pas, à cause de votre grande fatigue, mais jusqu'au dernier moment, je forme l'espoir que peut-être vous avez trouvé la force

de vous faire transporter jusqu'ici. N'êtes-vous pas ma protectrice, ma bonne fée, ma petite mère ? Une silhouette apparaît enfin à la place que vous occupiez autrefois, toilette blanche pailletée de bleu, jolie natte « clair-automne », ma foi ! Vous l'avez reconnue, n'est-ce pas ? Natalia, mon petit ange ! Elle est venue ! Comme elle est belle, le savez-vous ? Seize ans, dites-moi, mais elle en paraît davantage et je vous promets que dès son apparition, certains galants se sont détournés pour l'admirer. Elle m'adresse un léger signe de tête, et ce sourire qui, un jour, j'en suis certain, tiendra prisonnier quelque duc ou prince à jamais...

Je lui réponds de même en serrant un mouchoir dans mon poing. Les jaloux me font la grimace ! Tant pis. Ils ignorent qu'elle est ma propre sœur, ou presque ? Quel soulagement de la savoir dans la salle ! J'espère pouvoir lui parler avant la fin.

Un mouvement se fait dans la loge impériale. Escorté par un aréopage de princes et de grands-ducs, le tsar Alexandre III apparaît, sanglé dans un uniforme de la garde, géant à la lourde tête auréolée d'un fouillis de barbe grise. Tout le monde se lève. Applaudissements. Saluts. Puis, dans le silence le plus respectueux, le chef d'orchestre entonne l'hymne national. *Dieu sauve le Tsar* ! Puis chacun reprend une posture attentive. Les lumières baissent. Le rideau se lève, dévoilant les fastes d'un décor que l'intendant a voulu directement inspiré des jardins de Versailles. Une rumeur admirative traverse la salle. C'est réellement beau, éclairé ainsi... Les premiers accords de l'orchestre éclatent en un fracassant tutti qui coupe court aux commentaires. Et les danseurs arrivent, prennent leur

essor, font oublier pour un instant notre misérable attachement à la terre !

– C'est de bon augure, souffle Iossip.

Je suis en sueur. Je dois m'accrocher aux bras du fauteuil pour ne pas m'éclipser. Je peux bien vous l'avouer : j'ai pris la précaution d'avalier un cognac avant de partir ! Peine perdue. Un vrai supplice. Je ne vois rien. Je n'entends rien. Du coin de l'œil, je me prends à surveiller la loge impériale. Un instant, au deuxième acte, à l'arrivée de l'Ogre, je crois entendre pouffer de rire. Je déteste la terre entière !

Mon soulagement est inexprimable lorsque le rideau tombe enfin après les multiples rappels d'usage. Et il me faut me lever et m'incliner à mon tour ! Dans mon dos, Iossip clame des « bravo ! bravo ! ». Je crois me sentir mal. Je tourne les talons. Hélas, mon supplice n'est pas terminé. L'intendant me prend par le bras avec chaleur.

– Magnifique ! Un triomphe ! Écoutez-les... Venez. Sa Majesté tient à vous féliciter en personne. Elle est très satisfaite.

Je tire nerveusement sur mes manchettes, rectifie la position de mon nœud papillon. À mon entrée dans la loge impériale, je suis surpris par l'animation bon enfant qui y règne. Le tsar se tient debout, près de la balustrade, très droit. Quel homme impressionnant et massif, au cou épais et aux larges épaules ! Ce n'est pas sans raison que le petit peuple le surnomme « le taureau ». On le dit capable de tordre des tisonniers à mains nues, et c'est sans doute vrai, même s'il porte son âge. Vous devez vous moquer de moi, Matiouchka, car tout cela, vous le savez pour l'avoir si souvent rencontré à la cour. Quand l'intendant me présente, Sa Majesté s'exclame :

– Ah, voici le jeune prodige ! Tchakarov, ce fut un beau spectacle et nous en sommes réellement satisfaits. Votre musique était charmante. Réellement charmante... Pourtant... Elle est si sombre et mélancolique ! N'est-ce pas supposé être un simple conte de fées ? Mais vous êtes encore bien jeune et vous apprendrez...

Je m'incline, mortifié. Quelles étranges remarques ! A-t-il compris une note de l'œuvre ?

– Les encouragements de Votre Majesté me vont droit au cœur.

– Transmettez mes amitiés à la baronne Danilovna votre mère, ainsi que mes vœux de prompt rétablissement.

– Je n'y manquerai pas, sire.

Il se tourne vers sa suite, manifestant par là que l'entretien est terminé. Courtois, mais bref. Un jeune homme en uniforme, que je n'avais pas remarqué dès l'abord en profite pour me serrer la main avec timidité. Il doit avoir mon âge. Il est de petite taille, mince et falot, son visage est mangé par de grands yeux doux et tristes. Une ombre de moustache au-dessus de la lèvre lui donne un air de poète distrait. Il sourit. Un sourire pâle, et pourtant, j'ai la conviction que mon ballet a produit sur lui une forte impression. C'est Nicolas, le fils d'Alexandre III, le tsarévitch. Un jour, c'est lui, l'héritier, qui régnera sur la Russie tout entière. Pour l'heure il paraît si faible, si vulnérable, que j'ai peine à le croire.

– C'était magnifique, monsieur Tchakarov, dit-il. Vous ne pouvez imaginer combien votre musique me touche. Plaise à Dieu que vous composiez toujours de la sorte... avec un tel talent... Je...

Il bafouille, lâche ma main, la reprend, ne sait finalement qu'en faire. Le tsar l'interpelle.

– Nicky ! Allons, Nicky, nous devons rentrer.

Nicky. C'est ainsi que son entourage l'appelle, par un nom de caniche, non celui d'un futur tsar ! Il regagne le cortège à regret, comme s'il aimerait passer outre le protocole et m'entretenir plus longuement de ses impressions. Au fond, il est sympathique et sensible, si différent de son père. Je crois qu'il a été le seul à se transporter vraiment dans mon conte de fées. Les autres n'ont vu là que traditionnels défilés et successions de « pas d'action ».

Iossip s'est frayé un passage dans mon sillage et m'intercepte à mon retour, alors que je joue des épaules pour retrouver le chemin des vestiaires et fuir !

– Eh bien, qu'a dit le tsar ?

– Presque rien.

– Tu n'entends pas ? Le public te réclame au parterre ! Va saluer !

Il me pousse vers le premier balcon venu. De fait, des acclamations ébranlent tout le théâtre. Je dois faire un violent effort sur moi-même. À la vue de tous ces visages levés vers moi, de toutes ces mains gantées qui battent comme un essor de pigeons blancs, je suis pris de vertige. Je coupe court à ce supplice ; tel un automate désarticulé, je me dirige vers la sortie. Je n'ai repris mes sens que dehors, revigoré par l'air vif. Iossip me rejoint et s'empresse de me couvrir de mon manteau en se moquant de mon étourderie. Non, ce n'en est pas une. J'aurais abandonné tous mes vêtements pour fuir tête nue loin d'ici. Des amis nous ont rejoints et convaincus de fêter l'événement au champagne dans un lieu chic !

Dès lors, j'ai d'autres projets. Je rêve d'écrire un opéra. J'ai déjà mon sujet, une sombre histoire de vengeance et de folie qui me hante littéralement, celle

d'*Hamlet*, la célèbre pièce de Shakespeare, où abondent les spectres et les complots ! Un sujet digne de moi, non ? Jusqu'alors, bien peu de compositeurs ont osé toucher à ce véritable monstre mais je me fais fort de l'éveiller de sa caverne. Je vous en parlerai plus longuement la prochaine fois, peut-être de vive voix ? J'aimerais tant vous voir, si vous m'y autorisiez. Votre intendant m'a déjà éconduit, savez-vous ? Il m'a aussi écrit que vous ne désiriez recevoir aucune visite. Ne ferez-vous pas exception pour votre chevalier, ainsi que vous m'appeliez quand j'étais enfant ? Répondez-moi, ne fût-ce que d'un mot, ou par l'intermédiaire de Natalia, que j'embrasse ainsi que vous, avec respect et affection.

Stepan.

P-S : Pétersbourg m'étouffe. Dès que possible, je retourne à Terre-Noire pour composer, mais ma pensée reste près de vous.